



Du 9 au 13 mars 2010

THERESE EN MILLE MORCEAUX

De Lyonel Trouillot

Adaptation et mise en scène Pascale Henry

GRANDE SALLE

Dossier pédagogique

THERESE EN MILLE MORCEAUX

De Lyonel Trouillot

Adaptation et mise en scène Pascale Henry

Avec

Jean-Baptiste Anoumon

Marie-Sohna Condé

Stéphane Czopek

Analia Perego

Aurélie Vérillon

Mylène Wagram

Assistant à la mise en scène : *Yann de Graval*

Scénographie : *Michel Rose*

Lumières : *Léo van Cutsem*

Son : *Frantz Parry*

Musique : *Frantz Parry et Strasho Temelkovski*

Costumes : *Anne Jonathan*

Durée : 2h10

Production : Compagnie Les Voisins du dessous

Coproduction : La Comédie de Saint-Etienne, Centre Dramatique National

Centre Dramatique National des Alpes

Avec l'aide à la création des textes dramatiques du Centre National du théâtre

Avec le soutien de la Région Rhône-Alpes

Contact :

Marie-Françoise Palluy

04 72 77 48 35

SOMMAIRE

<i>Thérèse en mille morceaux</i>	4
<i>Lyonel Trouillot</i>	5
<i>Bibliographie</i>	6
<i>Pascale Henry</i>	7
<i>Thérèse, d'un espace à l'autre</i>	10
<i>Notes d'intention</i>	13
<i>Les échos de la presse</i>	15

THERESE EN MILLE MORCEAUX

Thérèse, jeune femme ordinaire d'une trentaine d'année, fille de propriétaires terriens dans l'Haïti des années 60, reste toujours là où on l'attend, à sa place... subissant silencieusement l'oppression familiale et politique de l'époque.

Mais un jour, Thérèse rompt avec cette tranquillité, se révolte et s'en va. Cet élan, qui la mène vers des chemins inconnus, la rend méconnaissable aux yeux des autres et d'elle-même. C'est que Thérèse est en fait investie et bouleversée par un autre, son double, sorte d'alter ego, qui agit sur elle comme un miroir inversé, lui révélant tout ce qu'elle n'est pas et tout ce dont son environnement la prive. Ses débats intérieurs remettent en question l'ensemble de ses repères, brisant ainsi son univers en mille morceaux.

Portrait dérangeant d'une femme qui se découvre, Thérèse en mille morceaux est la métaphore de toutes les prisons, affectives ou politiques. C'est une interrogation sur l'écrasement du poids de l'Histoire, sur la crainte de renoncer au confort de la chose commune, sur la puissance du désir. Ce récit des dangers, du dehors et du dedans, est également une manière d'évoquer Haïti, cette île oubliée de tous.



© Jean-Pierre Maurin

LYONEL TROUILLOT

« Je ne suis pas homme de théâtre. Et je n'ai pas plus de droit sur la lecture que n'importe quel autre lecteur, puisque l'oeuvre n'est jamais réductible à l'intention qui prétend la fonder. Cela dit, il y a dans ce petit livre une proposition simple mais universelle : l'oppression contre la naissance à soi-même, la violence symbolique exercée par des formes de pouvoir, ici, la tradition et l'ordre. Et cette oppression s'exerce fortement sur les femmes et le corps féminin. Et face à l'oppression, la révolte qui ne sait pas son nom, la rupture qui rend méconnaissable. Aux autres. A soi-même. En allant vers un autre soi-même. Il me semble que l'adaptation proposée par Pascale Henry rend au mieux cette proposition du livre et parvient justement à donner corps à ce qui n'était que voix. La Thérèse -enfant restitue l'ancienneté de la révolte tue. Je confesse que le texte de l'adaptation et la proposition générale me plaisent. Il y a eu d'autres propositions d'adaptation de Thérèse. Il me semblait que ces propositions étaient plus un accompagnement du livre par la voix que du théâtre. La Thérèse de Pascale Henry me semble avoir tous les éléments, sans pour autant travestir le roman, pour faire une oeuvre théâtrale ».

Lyonel Trouillot
Novembre 2006



Lyonel Trouillot est né en 1956 à Port-au-Prince, capitale d'Haïti. Il grandit dans une famille d'avocats, très tôt passionné par la littérature. Après des études de droit, il collabore à différents journaux et revues où il publie de nombreux poèmes et textes critiques. Membre actif du collectif NON qui s'est créé fin 2003 pour réclamer la fin du pouvoir d'Aristide, il est profondément engagé dans la reconstruction démocratique de son pays. Lyonel Trouillot appartient à cette minorité d'écrivains qui a choisi de ne pas s'exiler. Il vit et travaille toujours en Haïti. Professeur de littérature à l'Institut français et à l'Université Caraïbe, journaliste et co-fondateur des revues Lakansyel, Tèm et Langaj, toujours membre du Collectif de la revue Cahiers du vendredi et codirecteur de la collection, coorganisateur de l'étape haïtienne

d'Etonnants Voyageurs - festival international du livre qui s'est tenu à Port-au-Prince en décembre, il publie parallèlement une oeuvre poétique et romanesque de première importance en créole et en français.

Questionnant sans cesse les thèmes du corps, du temps et de la dépossession, l'auteur de *Thérèse en mille morceaux* refuse tout ingrédient autobiographique pour se consacrer à « une littérature du regard, de l'effacement, attachée à la fiction de l'autre. Je suis le dictaphone de mes compatriotes, j'explore la tension entre le « je » et le « nous », je revendique à la fois le droit au rassemblement et à la fragmentation, je me sens proche des écrivains de la solitude de l'individu écrasé par un « nous » barbare, et en même temps de ceux qui voudraient fonder un « nous » communautaire, assurant liberté et bonheur à chacun. »

ROMANS

- *Les Fous de Saint-Antoine: traversée rythmique*, (préface par René Philoctète) Port-au-Prince: Editions Deschamps, 1989.
- *Le Livre de Marie*, Port-au-Prince: Editions Mémoire, 1993.
- *Rue des pas perdus*, Port-au-Prince: Editions Mémoire, 1996; Arles: Actes Sud, 1998.
- *Thérèse en mille morceaux*, Actes Sud, 2000.
- *Les Enfants des héros*, Actes Sud, 2002.
- *Bicentenaire*, Actes Sud, 2004.
- *L'Amour avant que j'oublie*, Arles: Actes Sud, 2007; Port-au-Prince: Presses Nationales d'Haïti, 2007.
- *Yanvalou pour Charlie*, Arles: Actes Sud, 2009.

NOUVELLES

- *Les dits du fou de l'île*, Port-au-Prince: Editions de l'Île, 1997.
- « Mariéla », *Notre Librairie* 143 (janvier-mars 2001): 140-142.
- « Le Testament du mal de mer ». *L'Odyssée atlantique*, [coffret de] 6 nouvelles inspirées par le Belem. Arles: Actes Sud / Fondation Belem, 2002. *Le Testament du mal de mer*, réédition avec *Trois poètes* (poèmes dédiés à René Philoctète, à Georges Castera et à Syto Cavé). Port-au-Prince: Presses Nationales d'Haïti, 2004.
- « Fait divers sur écran noir ». *Paradis Brisé, nouvelles des Caraïbes*. Collection Étonnants Voyageurs. Paris: Hoëbeke, 2004: 219-229.
- « Yanvalou ». *Nouvelles d'Haïti* (Collectif). Paris: Magellan & Cie, 2007: 57-67.

RECITS

- *Lettres de loin en loin, une correspondance haïtienne* (avec Sophie Boutaud de La Combe). Paris: Actes Sud, 2008.

POESIE (EN FRANÇAIS)

- *La petite fille au regard d'île*, Port-au-Prince: Éditions Mémoire, 1994.
- « menm zwazo a mouri levi... » (« le même oiseau meurt et renaît... »). *Conjonction* 195 (juillet-septembre 1992): 54-5; repris dans *Notre Librairie* 133 (janvier-avril 1998): 5.
- *Éloge de la contemplation*, suivi de *Les dits du fou de l'île* et *Rendez-vous*. Paris: Riveneuve, 2009.

PWEZI (AN KREYOL)

- *Depale*. (en collaboration avec Pierre Richard Narcisse) Port-au-Prince: Editions de l'Association des écrivains haïtiens, 1979.
- *Zanj nan dlo*. Port-au-Prince: Editions Mémoire, 1995.

PASCALE HENRY

Avant d'aborder la mise en scène, puis l'écriture, Pascale Henry travaille plusieurs années comme comédienne et participe parallèlement à différentes aventures musicales.

Elle fonde en 1989 la compagnie Les Voisins du dessous qu'elle engage dans un parcours singulier où alternent des montages de textes, des adaptations, des pièces d'auteurs et ses propres écrits pour le théâtre. Chaque mise en scène est pour elle l'occasion de pousser la porte du réel pour entrevoir ce qui s'agite derrière elle. Et la tragi-comédie est, à ce titre, un écart dont elle a souvent fait usage dans son travail de metteur en scène comme d'auteur.

« *Comment faire apparaître quelque chose de sensible, d'intelligible à l'imaginaire du spectateur, dans le seul but, au fond, qu'il puisse l'emporter avec lui, voilà l'exigence redoutable.* »

Ce parcours singulier se construit au fil des années grâce aux soutiens et aux fidélités des théâtres, des institutions et des personnes qui s'attachent à son travail. Tout comme son parcours artistique, ces associations appartiennent à la diversité du réseau théâtral français. Elle crée à partir de 1996 nombre de ses spectacles à la Maison de la Culture de Grenoble, qui origine des rencontres décisives avec l'AFAA (aujourd'hui CulturesFrance), le Théâtre de la Cité Internationale, Bonlieu, scène nationale d'Annecy ou encore La Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon. Elle conduit également deux résidences de création entre 2000 et 2003 dans la région Rhône-Alpes.

Durant toutes ces années, son travail est accueilli à plusieurs reprises à l'étranger (*Un Riche trois pauvres* de Louis Calaferte en Syrie, puis en Roumanie, Hongrie, Bulgarie et Slovaquie, *Les Tristes Champs d'asphodèles* de Patrick Kermann en Espagne, *Inconnu à cette adresse* de Kressmann Taylor au Canada francophone). Elle intervient deux années consécutives au CNAC de Châlons en Champagne, expérience qui induira des collaborations artistiques notamment pour la création de *Le Cochon est-il une série de tranches de jambon ?*

Parmi ses dernières créations *C'est pour rire*, dont elle est l'auteur, créé en résidence aux Subsistances de Lyon et repris en 2008 au Théâtre l'Échangeur de Bagnolet et au Théâtre Jean Vilar de Bourgoin-Jallieu.



© Jean-Pierre Maurin

Parce que j'ai brusquement pris conscience d'avoir été jusqu'à ce jour quelque chose comme un « être-là », une réalité totalement extérieure à sa propre existence (pas même un vrai mensonge, juste une hésitation plus coutumière que motivée), j'ai décidé d'écrire. Autant pour assurer ma phrase que pour me fonder en action. Tout Thérèse n'a été qu'un vieux tas d'expressions du type mi-chaud, mi-froid, entre chien et loup, mi-figue, mi-raisin. Comme habitée par mille destinées incompatibles, je réalise qu'à mon insu quelque chose éloignait ma main droite de ma main gauche, interdisant à mes élans le moindre geste à l'unisson, qu'il fût de joie ou de colère. Mes pas s'arrêtaient à chaque virage ; ma tête, mon corps, mes rêves marchant comme un canard, chacun tirant mes ficelles dans des dans des directions opposées. Thérèse à jamais disloquée a donc choisi d'écrire. De l'écriture je ne sais pas grand-chose, cependant les souvenirs que j'ai gardés de mes exercices d'écolière n'évoquent pas une activité qu'on mène le cul entre deux chaises : marionnette et marionnettiste, j'écris pour savoir de combien de Thérèse j'ai été le pantin. Peut-être devrais-je enlever l'adverbe brusquement, aucun événement particulier n'ayant provoqué ce besoin de me nouer, de me mettre en personne. J'utilise l'expression comme on dit qu'un auteur s'est lui-même mis en scène. Le désir de trouver ce qui en moi fait nœud, ce qui en moi fait route – ce que mes proches qualifient aujourd'hui d'obsession malade – m'est venu comme une déroute avec des pertes de mémoire, des confusions d'époques et le partage des voix. Il paraît que je change de voix et de registres. « Thérèse a baisé comme une chienne avec Joël et Alexandre, les jumeaux de Mme Garnier », c'est mon parler canaille. « Mon petit papa, c'est aujourd'hui ta fête... », voilà Thérèse en mal d'enfance. Au tout début, mon mari, ma famille, nos rares amis n'y voyaient que fantaisie déplacée. Bien que méfiants par nature et mal disposés pour l'humour, ils n'ont pas tout de suite perçu l'imminence du danger. J'ai commencé par dire que Thérèse n'existait pas. Ils ont cru que je donnais la comédie. Quand j'ai insisté sur ma non-existence et pris la parole hors de moi, de plus en plus agacés ils m'ont mise en garde contre les dangers de l'exagération. Et je suis vite passée de l'humour au scandale, du talent au pêché et du don naturel à la malédiction. Il est vrai que les jumeaux existent et que Mme Garnier me regarde du mauvais œil. Il est vrai aussi que mon pauvre mari n'était pas préparé à gérer mes emportements. Tout en lui témoigne d'un grand désarroi. Il a promis –mais à qui- ?- de passer plus de temps à la maison. Il a même promis, dans un élan sacrificiel, de rompre avec ses maîtresses. J'ignorais qu'il en avait. Nous étions lui et moi entrés dans le mariage comme dans un métier, chacun tenant son rôle avec application, et j'avais fini par prendre sa performance pour sa vérité. Je fus d'abord fâchée de m'être laissé tromper par ses astuces de comédien, puis l'idée qu'il fût capable de secret me plut. Sommes-nous autre chose que ce qui nous déborde, comme une contre-nature à nos vies officielles !

N'est-ce pas ce que moi-même je cherche : Thérèse en mille morceaux, Thérèse en sainte, Thérèse en tante, Thérèse comme tue et révélée entre l'ordre et l'excès, parlant et dé-parlant, immobile et où vont les vents. Thérèse en mille morceaux, comme autant de fragments répondant à un même prénom.

Ces notes sont à la fois mon repli et mon déploiement, mon ratage et ma mise à jour. A défaut d'une parole droite, j'écris pour rassembler mes voix.

Thérèse en mille morceaux, Ed. Actes Sud, 2000, pp.15-17

THERESE, D'UN ESPACE A L'AUTRE

Ce projet de spectacle est celui d'adapter pour la scène le roman de Lionel Trouillot. Il faut dire ici pourquoi et comment.

« *Un jour de mars 1962, Thérèse Décatrel prit l'autobus de l'aube et quitta la ville du Cap pour ne plus jamais y revenir.* »

Thérèse en mille morceaux, avant de nous entraîner dans la chair du livre, s'ouvre avec la simple description du départ d'une jeune femme vers une destinée inconnue à bord d'un autobus où elle a pris place. Thérèse Décatrel, fille, soeur, épouse, enfant du Cap s'en va. C'est de ce « départ vers » dont il est question, de la qualité, de l'origine de ce mouvement vital dont le roman s'empare.

Thérèse s'en va, quitte un espace pour un autre. Mais il ne s'agit pas seulement ici de géographie. Et si le départ est au début du livre, si le bus emporte la jeune femme loin de ce qui fût sa vie jusque-là, le voyage précèdera néanmoins ce départ. Thérèse, d'un espace à l'autre.



© Jean-Pierre Maurin

Le mouvement est simple. Ce qu'il convoque dans l'humain de désir, ce à quoi il oblige, les empêchements qu'il révèle, les contradictions auxquelles il soumet, le courage qu'il requiert, l'aliénation profonde à l'Histoire qui le fonde le fait néanmoins apparaître comme la moins évidente et la plus admirable des possibilités humaines. Et c'est tout l'objet du livre.

Pour aller ailleurs, il faut d'abord faire le voyage. Déplacer le regard, discuter le réel qui est nôtre, oser au-delà de la plainte et de l'écrasement, renoncer au confort de la chose commune, à l'effacement dans

la crainte est sans doute la plus vitale des sources, mais aussi la plus menacée dans l'être. Et s'il faut dire le « pourquoi » de ce spectacle, c'est qu'il y a, rassemblé dans ce récit, et avec quelle finesse, la possibilité d'approcher, de rentrer « en intelligence » avec ce qui nous désespère et nous attache également dans l'immobilité, avec ce qui demande à vivre et nous effraye pourtant dans le mouvement. Lyonel Trouillot conduit magnifiquement son récit pour le rendre sensible dans l'intimité de la personne comme dans ce qui organise une société. Car ce qui donne et ordonne la vie est aussi ce qui tue, comme ce qui tue est aussi ce qui peut obliger la vie à se dégager.

« *Que veux-tu que j'aime si ce n'est ce qui m'a été refusé ?* »

D'où tenons-nous le courage de vivre ? C'est-à-dire d'imprimer un mouvement à ce qui est déjà écrit, déjà décidé, déjà mort alors ?

Tous les grands livres délivrent quelque chose de muet en nous. *Thérèse en mille morceaux* livre à la conscience comme au corps de l'âme, l'affection lucide et entêtée de son auteur pour ce qui semble toujours pouvoir avoir raison de la mort, en dépit des désordres, des ruptures, des souffrances, de la « crise » qu'il en advient dans l'être. Voire des risques graves qu'on encourt. Et au-delà de l'être intime, ou du moins le traquant dans les désordres et les débats intérieurs de son héroïne, l'auteur interroge l'écrasement de son propre pays sous le poids de l'Histoire. Ce qui ne peut pas bouger dans Thérèse, ce qui veut, ce qui doit trouver la sortie dans Thérèse est aussi ce qui inquiète et interroge l'auteur pour l'avenir de son pays. Car Lyonel Trouillot est haïtien.

« *Marionnette ou marionnettiste, j'écris pour savoir de combien de Thérèse j'ai été le pantin* »

Pour faire remonter à la surface les mille et une facettes de ce qu'il interroge, Lyonel Trouillot offre le corps de Thérèse à la contradiction, à toutes les contradictions. Thérèse, fille, soeur, épouse et enfant du Cap est livrée à une sorte d'implosion intérieure où les différentes figures qui la composent ne lui révèlent soudain que sa disparition. « *Comme habitée par mille destinées incompatibles, je réalise qu'à mon insu quelque chose éloignait ma main droite de ma main gauche, interdisant à mes élans le moindre geste à l'unisson, qu'il fut de joie ou de colère. Mes pas s'arrêtaient à chaque virage ; ma tête, mon corps, mes rêves marchant comme un canard, chacun tirant mes ficelles dans des directions opposées.* »

C'est autour de cette crise, d'une Thérèse brutalement hantée par une sorte de double possédé qui hurle et tempête contre ce qui EST, que s'organise le récit et l'exploration sensible de ce « départ vers » qui ouvre le roman. La crise sera rude et pourvoyeuse de désordre. Thérèse offerte presque malgré elle à ce qui cherche à vivre, « *Thérèse en mille morceaux, comme autant de fragments répondant à un même prénom* ».

Thérèse, déroutée et déroutante pour son entourage, décide d'écrire « pour rassembler ses voix ». C'est cette voix intime et divisée qui, de court chapitre en court chapitre, comme pas à pas, nous conduit dans l'intimité de sa confrontation contradictoire avec les personnages et les figures qui l'ont façonnée : la mère, froide et inquiète gardienne de la bienséance et des règles de leur classe sociale, la mère aimée et crainte, la soeur Elise, complice de l'enfance, garante dévouée de la continuité, le père, déchu dans l'alcool et la lâcheté, Jérôme, le doux, le beau frère aux rêves enfuis, Jean le mari, fonctionnaire plus attaché à son cartable qu'à sa femme, et puis le roi Christophe, et puis la citadelle, et encore les jumeaux, les petits voisins de l'enfance soufflant sur le désir.

Au centre de cette toile, qui tient de la toile d'araignée comme de la toile de peinture, Thérèse, désorientée, jette ses forces dans la bataille qui fait rage au coeur d'elle-même.

Au coeur de la tourmente vitale qui la soulève, la figure de Thérèse symbolise avec une ardeur magnifique cette capacité de mouvement qui est nôtre, et la force fantastique que contient l'émergence du désir.

« Sommes-nous autre chose que ce qui nous déborde, comme une contre-nature à nos vies officielles ! »

Pascale Henry
Mars 2006



© Jean-Pierre Maurin

NOTES D'INTENTION

Le travail d'adaptation du roman pour la scène oblige à une construction, dans l'écriture, des articulations du spectacle à venir.

Ce travail a donc d'ores et déjà orienté quelques-uns des axes de mise en scène. Thérèse sera entourée des figures qui peuplent le désordre intérieur dont elle est l'objet. La mise en scène sera organisée autour de la fragmentation de sa parole et des différents espaces que cette fragmentation fait apparaître.

La figure divisée de Thérèse : elle fait l'objet dans l'adaptation d'une évolution ténue et précise qui tente de traduire le mouvement intérieur dont elle est l'objet.

Thérèse, en proie à deux voix dans un seul corps : Thérèse et le fantôme d'une petite fille ; une petite fille prenant la parole à la place de Thérèse ; Thérèse conversant avec la petite ; Thérèse et la petite marchant de concert ; puis la petite devenue Thérèse. Ainsi deux comédiennes porteront les multiples fragmentations de la parole de Thérèse.

Les personnages fondateurs : ils sont à la fois animés par la parole de Thérèse, dessinés par elle, surgissant de sa subjectivité et apparaissent aussi ponctuellement dans leur réalité propre.

Le mode de narration théâtral : il s'agira de donner corps à l'errance de Thérèse au milieu de ces voix et à la mouvance perpétuelle de la réalité qu'elles ordonnent.

Tout part de Thérèse.

Il s'agira d'organiser sur la scène les « signes » métaphoriques de ce qui se passe à l'intérieur, faisant du théâtre là où la littérature donne à éprouver, à penser, à voir.

En ce sens, la narration épousera un constant va-et-vient, entre la mise en scène de ce qui se passe à l'intérieur de Thérèse et, de ce qui a lieu dans la réalité concrète et séparée d'elle.

C'est une quête, un voyage, une révolution, un mouvement de l'être qui s'origine d'un tremblement de terre souterrain et en ce sens la mise en scène devra en épouser le rythme, les heurts, en inventer les images et conduire ce mouvement vers « l'ailleurs ».



Maquette de l'espace intérieur

L'espace est divisé entre le plateau vaste, vide et blanc (impression de perte des corps et en même temps de clôture et de pesanteur) qui représente l'intérieur de la maison où vit Thérèse et l'extérieur (symbolisé par un espace chaotique et crasseux). La scénographie est très épurée, reposant sur quelques éléments très concrets : une porte et une fenêtre (affrontement mental entre ouverture et fermeture, désir et écrasement, immobilité et mouvement), un gros fauteuil et un lit (en référence au passé de Thérèse et au désir).

Pascale Henry
Mars 2007



Maquette avec ouverture sur l'espace extérieur

LES ECHOS DE LA PRESSE

www.lematinhaiti.com
Le Matin

[...] De toute évidence, Pascale Henry a beaucoup travaillé avec ses comédiens (en plus des deux comédiennes se partageant le rôle principal, Jean- Baptiste Anoumon dans le rôle de Jean, le mari de Thérèse et aussi dans celui de Salvador Haut-la-main, celui qui révélera à Thérèse les secrets familiaux d'une rare violence qu'on lui avait toujours cachés ; Mylène Wagram, sobre et précise dans le rôle d'Elise, la sœur sacrifiée ; Analia Peregó dans celui de la mère autoritaire, Yann de Graal, le pharmacien boiteux auquel la mère a marié Elise pour sauver les apparences et assurer un revenu à la famille) en vue d'obtenir d'eux un jeu juste, sans exagération ni vaine emphase, le tragique ou le ridicule de la situation suffisant à transmettre au public le sentiment d'assister à une histoire de sacrifice aux traditions humaines et réactionnaires qui séparent les catégories sociales mais qui éloignent aussi les êtres de leurs sentiments intérieurs, coincés qu'ils sont dans la reproduction d'un ordre répressif qui tue la rencontre, le désir, l'altruisme et l'individualité.

Réussite aussi de la scénographie. Quelle porte que cette porte ! La vieille maison où se perpétue l'enfermement de génération en génération est coupée du monde par une immense porte, celle que dans son enfance Thérèse n'avait pas le droit de franchir. Les scènes s'alternent entre l'extérieur et l'intérieur, la rue et la triste demeure, Thérèse enfant étant celle qui force l'ouverture, celle qui gambade, littéralement, d'un lieu à l'autre, libère les corps et les espaces.

Un très beau spectacle qui ne se contente pas de dire le texte, mais le joue vraiment, pleinement, le met en scène et l'enrichit de la force de la représentation. [...]

24 janvier 2008

leprogres.fr

[...] On aime les lectures de son journal intime, assise sur son lit, livre en main, un ton au-dessus de la narration. On aime la couleur bleue pâle des costumes de femmes, le décor qui joue entre lit et fauteuil et les panneaux qui s'ouvrent en fond de scène pour donner de la perspective. On aime les descriptions paysagères très graphiques du texte adapté du roman de Lyonel Trouillot. On aime la tonalité des personnages féminins entre Bergman et Almodovar, cris et chuchotements. On aime les bruitages, les clameurs, les vagues, les embruns et les voix off.

La pièce s'ouvre sur Thérèse qui s'en va de la ville du Cap en Haïti. Les différentes facettes de sa vie vont exploser en prisme. Son père, sa mère, sa sœur Elise –très bien jouée par Mylène Wagram– toute une pléiade de proches, vont faire partie de ce kaléidoscope où elle tente de comprendre son histoire et celle de son pays. Dans l'entrelacs des mots, les descriptions de celui-ci tirent littéralement le personnage hors d'elle-même. C'est bien, tant dans l'introspection a de puissance.

Le texte est la vie d'une femme. Il est écrit par un homme, adapté par une femme. Aux spectateurs de savoir qui est mieux à même de comprendre ce personnage de Thérèse qui se livre corps et âme. « J'écris pour rassembler mes voix » dit-elle. Mille détails scéniques, scénographiques, viennent les étayer. [...]

23 janvier 2008